Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 61 (1923)
Heft: 21

Artikel: L'Hercule et le dragon
Autor: Theytaz, Aloys
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-217982

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LE VIN DE MORGES

Le vin deMorges n'est pas bon,
Disent ces Messieurs de Lausanne.
Peut-être bien, laissez-le donc,
Buvez plutôt de la tisane !

Moi, je préfère le Joulens
Au Dézaley qui me chatouille;
S'il est tant soit peu moins violent,
Il ne souffre pas qu'on le mouille !

Laissez le Morges *aux Morgiens,*
Ça vaut mieux, vous pouvez me croire ;
Critiquez-le, ça ne fait rien,
Nous nous chargerons de le boire.

S'il ne trouve pas d'acquéreur,
Nous le boirons à la taverne ;
Et moins grand sera le malheur,
Que de le voir partir pour Berne !

21 mars 1923. Pierre OZAIRE.

(Journal de Morges.)

L'HERCULE ET LE DRAGON

AU moyen âge, les habitants de la vallée d'Hérens étaient plongés dans une grande désolation, car ils n'osaient sortir de leurs cabanes pour cultiver leurs champs et garder les troupeaux; ils redoutaient un dragon qui, dit-on, se nourrissait de chair humaine.

Les autorités d'Hérens promirent, en vain, beaucoup d'argent à celui qui réussirait à tuer le monstre. Vers cette époque vivait dans la contrée un homme excessivement fort qui domptait les bêtes fauves et exécutait bien d'autres travaux de génie. Or, un jour, s'étant présenté devant le maire, il s'offrit à tuer le monstre destructeur, moyennant la somme de 600 batz. On fit l'acte, et notre deuxième Hercule se mit à l'œuvre. Le dragon était profondément enfoncé dans le lit de la Borgne. A l'approche du géant, il sentit se réveiller en lui l'ardeur destructive et vint fondre précipitamment sur le géant. De son glaive celui-ci lui trancha l'aile gauche, mais sans pouvoir mettre un terme à la vie du monstre. Après s'être battu héroïquement, le géant précipita le dragon dans les flots de la Borgne. C'est en disparaissant que le vaincu adressa ces paroles à l'intrépide vainqueur :

Pauvres gens qui m'ignorez
Sachez bien que vous tuez
La Blondine aux yeux bleus
Qui doit peiner pour si peu
Dans le grand royaume des enfers,
Traînant après moi une montagne de chaînes.

Ce dragon était l'âme d'une criminelle jeune fille, coupable de meurtre, que Dieu, après sa mort, changea en dragon pour peiner sur cette terre et pour finir par être précipitée dans les abîmes éternels.

Le géant, par sa glorieuse victoire, accomplit le deuxième des douze travaux d'Hercule qui tua l'hydre de Lerne. *Aloys Theytaz.*

FRITZ DE NEUENECK

(Suite.)

Dans ce temps-là, nous étions exaspérés contre les Français qui venaient se mêler de nos affaires. Aujourd'hui, et après bien des années, je comprends tous les torts de nos gouvernants, et bien des anciens sont comme moi. La paix et la bonne harmonie règnent du Rhône au Rhin par les concessions réciproques. C'est ainsi que les peuples sont forts ; c'est quand ils sont unis.

Un matin, vers 10 heures, comme je sortais, je vis courir tous les gens du village, femmes, enfants, vieillards, malgré le froid, la pluie et la neige, qui avaient défoncé la route; tous se pressaient autour de quelques soldats. A l'auberge tous étaient aux fenêtres. Quand la troupe fut près de nous, je vis des miliciens de Berne, avec leur grand chapeau et leur plumet, leurs culottes courtes et leur grand habit brun sombre. Au milieu d'eux marchaient quelques hommes dont deux étaient nu-tête par le froid et la pluie. Ceux qui avaient encore leur coiffure portaient des chapeaux à deux cornes, des gilets en peau blanche et des culottes rayées avec des bandes rouges. Une grande besace en peau, retenue par une bretelle, pendait sur leurs épaules. Ils étaient tristes, mais marchaient fièrement.

Christen, qui passait dans ce moment, nous cria :

— Des Français prisonniers, hein ! on les emmène à Berne, mais il y en a une masse, et où logera-t-on tout cela ? Le Käfigthurm sera dix fois trop petit, il y en a encore 20,000 au moins à prendre ? Quand la troupe eut passé le petit pont, j'entrai à l'auberge. Grettli, qui avait regardé, pleurait à chaudes larmes, car ces pauvres soldats étaient de jeunes gens au visage intelligent et point comme nous nous les étions représentés. Ils avaient des yeux bleus ou bruns exactement comme nous; il n'y avait que leurs habits qui étaient plus curieusement faits que les nôtres.

— Mes enfants, nous dit le père, ceci est très grave, surtout pour nous qui sommes sur la route de Berne. J'ai entendu parler des soldats français ; Dieu nous préserve de les voir de près; ils sont bons, mais quand ils se battent ils laissent la bonté au cantonnement, et ils deviennent de vrais diables. Il faudra faire son devoir; je défends mon foyer. Toi, Fritz, tu iras à Berne et te feras inscrire; il faut du cœur et tu ne serais jamais le mari de ma fille si tu commettais une lâcheté. Nous n'avons pas le droit de décider si notre gouvernement a tort ou raison.

Au dehors, la neige et la pluie fouettaient les vitraux; on voyait seulement, de temps à autre, courir quelque voisin couvert de sa veste de laine brune, chassant devant lui le bétail. Grettli, accoudée, les yeux gros de pleurs, Hans et Gottlieb dans un coin, muets et consternés; je vois encore ce tableau intime.

— Reste tout le jour avec nous, Fritz, va soigner tes bêtes et reviens ici, car nous avons à parler ensemble ! me dirent-ils enfin.

Comme deux heures sonnaient au clocher, j'étais de retour. Grettli était à la même place. La mère, assise à côté d'elle, tenait sa main; le père lisait à haute voix, après le repas, dans la grosse Bible de famille. Il ne s'interrompit pas pour moi et continua à lire jusqu'à la fin du chapitre. Alors, fermant le livre, il me fit signe de m'asseoir.

— Ayons confiance en Dieu, dit-il, et il aura soin des siens.

Au dehors, à travers le bruit du vent et de la pluie, on entendait les clochettes des chevaux, puis le roulement d'un de ces grands « Fuhrwerk » chargé de ballots et de caisses. C'était le voiturier de Fribourg.

Quelques minutes après, il entra dans l'auberge. De la couverture qu'il avait sur les épaules ruisselait l'eau. Son grand chapeau enfoncé sur la nuque n'avait plus de forme.

— Bonjour ! bonjour ! dit-il, quel temps, et dire que c'est peut-être le dernier voyage que je fais ! Imaginez-vous qu'à Berne, on garnit le grand et le petit rempart de canons; on fait des réquisitions de vivres; on parle de tailler l'avenue d'arbres près de Bremgarten, et tous les jeunes gens qui peuvent porter une arme sont engagés. Il ne restera plus pour la garde de la ville que les orphelins avec leurs deux pièces d'artillerie, puis les femmes et les vieillards. Nos seigneurs ont retiré les garnisons d'Yverdon, de Lucens, d'Aigle, de Morges et de Lausanne; mais les Français nous menacent, et à Nidau l'artillerie bernoise est à cinquante pas des premières sentinelles de l'armée française. Les canons sont chargés à mitraille, et d'un moment à l'autre, le signal peut être donné. Les cantons confédérés envoient des troupes à notre secours, tous jurent de nous défendre. Schwytz, Uri, Unterwald, les Grisons ont répondu à l'appel du pays. Ah ! mes amis, ça va être terrible; je ne sais si je dois aller jusqu'à Fribourg, car je ne veux pas qu'il soit dit que le vieux Berger conduise de la pacotille pendant que les Français entrent au pays.

Le père ne répondit rien, il fit sortir Grettli et sa mère, puis il me dit :

— Tu vois, Fritz, c'est grave; demain, au jour, tu partiras avec Hans et Gottlieb et, à la garde de Dieu, la patrie avant tout. Moi, je resterai ici avec les anciens et nous défendrons, s'il le faut, tous les jardins du village.

— Oui ! dis-je au père de Grettli, nous partirons demain matin, il ne sera pas dit que la patrie succombe sans avoir vu mourir tous ses enfants.

Comme je parlais encore, le vieux Berger frappait du manche de son fouet sur la table en jurant qu'il irait à Fribourg le jour même et qu'il reviendrait dans la nuit à Berne pour se mettre aux ordres du gouvernement. Il se remit en route, et depuis ce jour nous ne l'avons jamais revu.

Quand vint le soir, nous étions tous dans la petite chambre de famille, muets; seul, le père parlait de temps à autre, pendant que Hans et Gottlieb faisaient un paquet de leur linge. Dans la salle d'auberge, en bas, il n'y avait plus que des vieux, tous les jeunes gens avaient rejoint les régiments bernois. Christen le violoneux, le vieux Rudi, le pasteur Wald, tous étaient réunis et parlaient de la guerre. Chacun faisait mentalement son compte, et quand 10 heures sonnèrent et que le pasteur eut parlé, cent voix ébranlèrent la grande maison de bois : « es lebe das Vaterland ! » Dans la rue les groupes se dispersèrent à travers la boue et l'eau, des mains se serrèrent, puis tout redevient tranquille. Alors le père de Grettli me prit par la main en me disant :

— Allons, Fritz, viens embrasser ta mère et ta fiancée, puis nous irons tous les quatre au jour vous enrégimenter avec nos gens. Tu vois que je te considère comme mon fils, puisque je t'emmène avec eux... Et le bon vieux ne put plus rien dire, tant l'émotion le suffoquait.

Quand je m'approchai de Grettli, elle me serra la main et y glissa un objet que je cachai. Je l'embrassai au front, il était brûlant et elle laissa tomber sa tête entre ses mains en sanglotant. Hans et Gottlieb étaient calmes ils embrassèrent leur mère et leur sœur. La mère ne versa pas une larme. C'était une femme de cœur et de caractère. Jusqu'à bien avant dans la nuit elle s'occupa des vêtements de ses enfants qu'elle envoyait sans se plaindre courir à la mort.

Quand je fermai la porte pour sortir, Grettli leva encore les yeux et me regarda, mais d'un air si navré, que sans le motif qui me faisait partir, je n'aurais pu faire un pas. Arrivé chez moi, j'allumai ma petite lampe; mon petit bagage fut bientôt prêt. J'avais une boucle de cheveux blonds que je plaçai à un cordon autour de mon cou, et je m'endormis calme et tranquille en pensant aux devoirs du ci-

(A suivre.) **A. Meylan.**

Nos domestiques. — Une maîtresse de maison avait retenu une femme de ménage. A l'heure convenue, celle-ci vient et se met en devoir de commencer son nouveau service.

— Comment vous appelez-vous ? dit la maîtresse de céans.

— Mme Duchasol.

— Fort bien. Mais votre petit nom ?

Alors, la nouvelle arrivée, rouge et subitement blessée au vif :

— Mais... Je n'ai pas à vous le dire. Vous m'appellerez : Madame. Sinon, je pars.

— Comment donc, Madame. Je ne demande pas mieux que de vous laisser tous vos titres.

Et fort poliment, — bien qu'avec un peu d'ironie, — la maîtresse de maison s'inclina.

Royal Biograph. — Toujours du nouveau ! telle est la devise du Royal Biograph, qui présente cette semaine, la remarquable création **Echappé à l'enfer,** splendide drame d'aventures du Far-West en 5 actes. **L'homme qui pleure,** grand drame en 4 actes de Louis d'Hée est remarquable par la solidité de sa facture; André Nox est à louer sans réserve, c'est une admirable conscience professionnelle qui se produit même dans l'effort de vérité et dans la sincérité des moindres détails.

A chaque représentation les dernières actualités mondiales par le « Gaumont-Journal » et la Revue cinématographique toujours très documentaire de Pathé-Revue.

Dimanche 27 mai matinée dès 14 h. 30. Tous les jours, matinée à 15 h. et soirée à 20 h. 30.

Vermouth NOBLESSE
DÉLICIEUSE GOURMANDISE
SE BOIT GLACE G,162 L

N'oubliez pas que la Teinturerie Lyonnaise
Lausanne (Chamblande) vous nettoie et teint aux meilleures conditions tous les vêtements défraîchis.

Pour la rédaction : J. Monnet.
J. Bron, édit. resp.

Lausanne. — Imprimerie Pache-Varidel & Bron